

Myriam Anissimov

DANIEL BARENBOÏM

*De la musique
avant toute chose*



Tallandier

DANIEL BARENBOÏM

Du même auteur

- Les Yeux bordés de reconnaissance*, Seuil, 2017. Prix Roland de Jouvenel de l'Académie française.
- Jours nocturnes*, Seuil, 2014.
- Vassili Grossman, un écrivain de combat*, Seuil, 2012.
- Romain Gary, l'enchanteur*, Textuel, 2010.
- Vie et mort de Samuel Rozowski*, Denoël, 2007.
- Romain Gary, le caméléon*, Denoël, 2004 ; « Folio », 2006.
- Sa Majesté la Mort*, Seuil, 1999. Prix Jean Freustié.
- Primo Levi ou la Tragédie d'un optimiste*, Lattès, 1996 ; Le Livre de Poche, 2003.
- Schmoutziker gagne le gros lot*, L'École des Loisirs, 1994.
- Les Aventures de Proprette et Schmoutziker*, L'École des Loisirs, 1993.
- Dans la plus stricte intimité*, L'Olivier, 1992 ; « Points », 1998.
- La Soie et les Cendres*, Payot, 1989 ; « Folio », 1991.
- Le Bal des puces*, Julliard, 1985.
- Le Marida*, Julliard, 1982 ; « Points », 2000.
- L'Homme rouge des Tuileries*, Julliard, 1979.
- Rue de nuit*, Julliard, 1977.
- Le Resquise*, Denoël, 1975.
- Comment va Rachel ?*, Denoël, 1973.

Myriam Anissimov

DANIEL BARENBOÏM

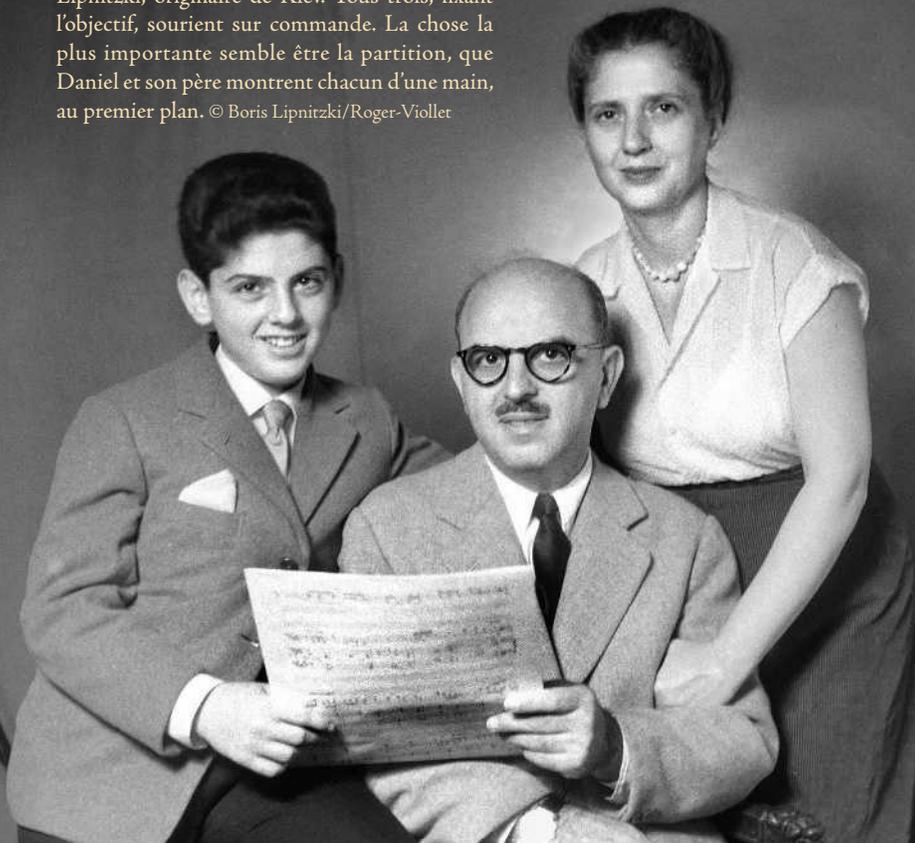
De la musique avant toute chose

Tallandier

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2232-4

Daniel à 13 ans, avec son père et sa mère à Paris, septembre 1955. La photo, très posée, est prise dans le studio du célèbre photographe Boris Lipnitzki, originaire de Kiev. Tous trois, fixant l'objectif, sourient sur commande. La chose la plus importante semble être la partition, que Daniel et son père montrent chacun d'une main, au premier plan. © Boris Lipnitzki/Roger-Viollet



REPÚBLICA DOS ESTADOS UNIDOS DO BRASIL Modelo S. C. 139

FICHA CONSULAR DE QUALIFICAÇÃO 08420

Esta ficha, expedida em duas vias, será entregue à Polícia Marítima e à Imigração no porto de destino

Nome por extenso Daniel Moises Barenboim

Admitido em território nacional em caráter **TEMPORÁRIO**

Nos termos do art. 7 letra a do Dec. Lei 7967 de 18-9-45

Lugar e data de nascimento Capital Federal 16-11-1942

Nacionalidade Argentina Estado civil Solteiro

Filiação (nome do Pai e da Mãe) Enrique e Aida

Profissão Estudante

Residência no país de origem Talcahuano 1257 nesta.

NOME	IDADE	SEXO

FILHOS MENORES DE 18 ANOS

SEL
CO

Passaporte n. 12514 expedido Consulado Argentino em Tel-Aviv 10653 na data 15-1-1959 visado sob. n. 10653

Consulado Geral do Brasil em Buenos Aires, 15 SET 1960

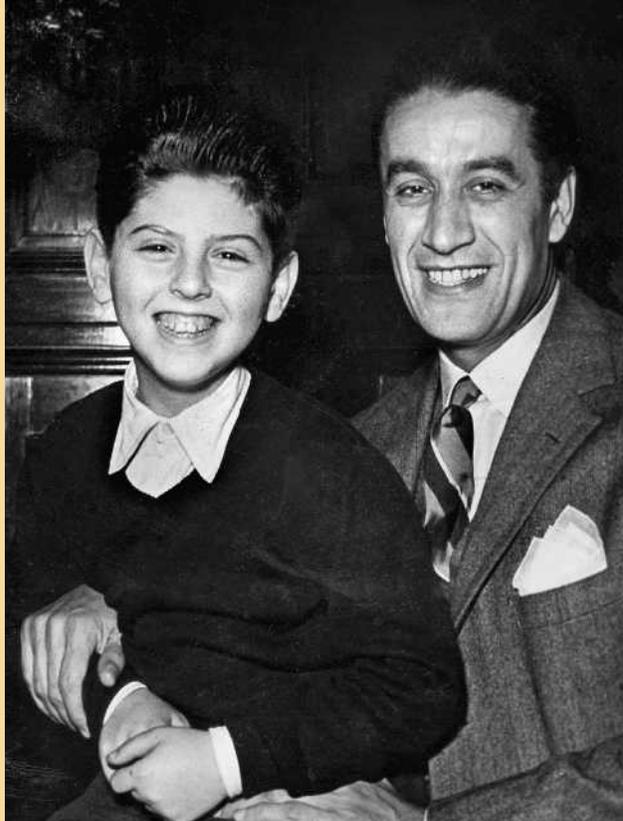
ASSINATURA DO PORTADOR: *[Signature]*

PELO CONSUL GERAL
JOAQUIM I. A. MAC DOWELL

NOTA - Esta ficha deve ser apresentada à máquina pela autoridade consular, sendo as duas vias em original.

Visa de transit émis par le consulat d'Argentine à Tel Aviv, au mois de septembre 1960, au jeune Daniel, qui se rend avec son père à Buenos Aires, en transitant par le Brésil.

Le petit Daniel Barenboïm sur les genoux du célèbre chef d'orchestre Sergiu Celibidache. La photo a été prise en 1954 dans le salon d'Ernesto Rosenthal, qui recevait chaque vendredi les stars du monde musical. © DR



Daniel au piano, répétant un concerto de Mozart au Royal Festival Hall de Londres, 17 janvier 1956. Il a déjà toute l'assurance d'un artiste accompli.

© L. Blandford/Topical Press Agency/Getty Images





Jacqueline du Pré est en train d'accorder son instrument tandis que Daniel Barenboïm se fait les doigts, avant de commencer l'enregistrement. La photographie a été prise dans le studio d'Abbey Road, pendant que l'ingénieur du son faisait la balance.

© Jack Robinson/Hulton Archive/Getty Images

Ci-dessous : Jacqueline du Pré et Daniel Barenboïm dans la cuisine du petit *basement* d'Upper Montagu Street, 1967. © Heritage Images/Leemage





Daniel Barenboïm se penche sur une partition en compagnie du sévère chef d'orchestre Otto Klemperer, qui ne manquait cependant pas d'humour. Studios Abbey Road, 6 juillet 1973.

© Godfrey Macdonnic/Lebrecht/Leemage

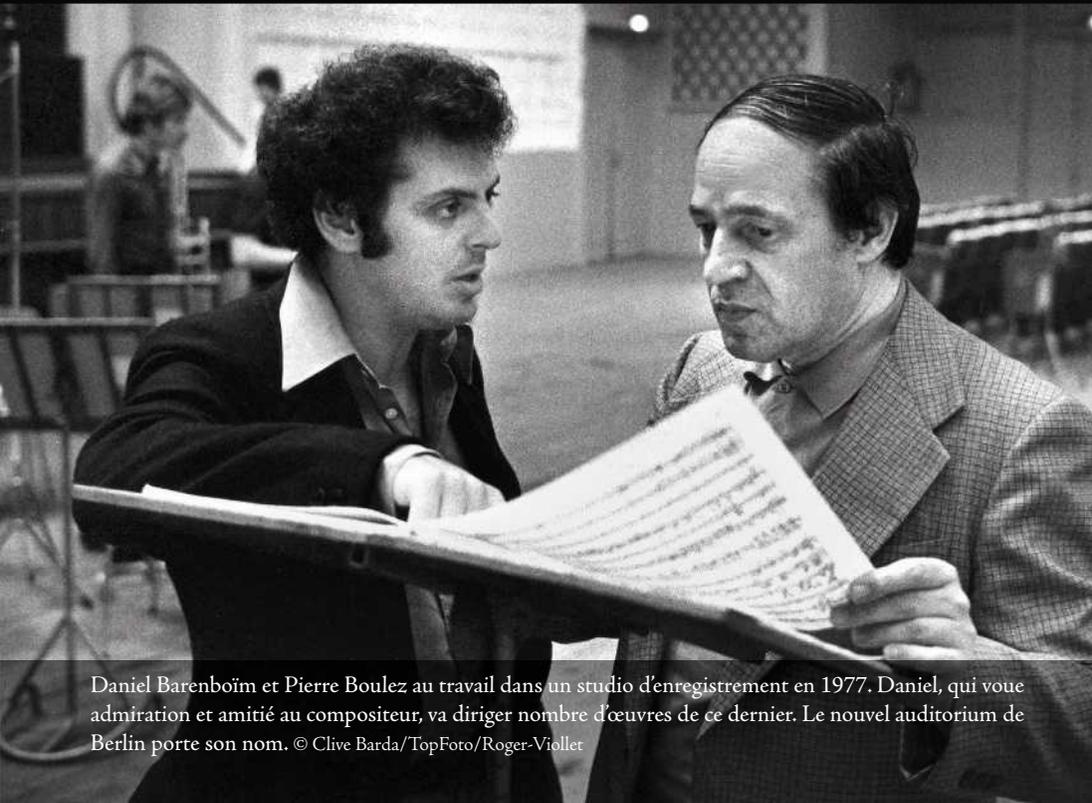


La « Casher Nostra » : Daniel Barenboïm, Pinchas Zuckerman et Itzhak Perlman pendant la pause d'une répétition du South Bank Festival à Londres, dans les années 1970.

© Macdonnic/Lebrecht/Leemage



Isaac Stern, Daniel Barenboïm et Pinchas Zuckerman analysent une partition lors d'une répétition, en 1973. Stern avait créé la Fondation pour la culture Amérique-Israël, qui procurait des bourses d'études à l'étranger aux jeunes musiciens israéliens les plus prometteurs. © Lebrecht/Rue des Archives



Daniel Barenboïm et Pierre Boulez au travail dans un studio d'enregistrement en 1977. Daniel, qui voue admiration et amitié au compositeur, va diriger nombre d'œuvres de ce dernier. Le nouvel auditorium de Berlin porte son nom. © Clive Barda/TopFoto/Roger-Viollet

En 1990, Daniel Barenboïm rencontre Edward Saïd dans le hall d'un hôtel à Londres. Le coup de foudre est immédiat. De leurs conversations sur les relations entre Israéliens et Palestiniens naîtront le West-Eastern Divan Orchestra et la Fondation Saïd-Barenboïm.

© Kathy Willens/AP/Sipa



Daniel Barenboïm en répétition avec le West-Eastern Divan Orchestra au *Staatsoper unter den Linden* à Berlin, au mois de décembre 2009.

© Akg-images/Thomas Bartilla





Daniel Barenboïm dirigeant un concert de l'orchestre de la Staatskapelle.

© Hiroyuki Ito/Getty Images



Daniel Barenboïm est aussi un pédagogue. Ici, en train de faire travailler un jeune violoniste du West-Eastern Divan Orchestra. © Brill/Ullstein Bild via Getty Images

Daniel Barenboïm au pupitre
de la Philharmonie de Vienne, à
Salzbourg, au mois d'août 2015.

© Marion Kalter



À la mémoire de Bella Frydman, ma mère.
À Gérard Wilgowicz.

Introduction

Un petit garçon juif, Daniel Moises Barenboïm, voit le jour le 15 novembre 1942 à Buenos Aires. Ses grands-parents ont émigré en Argentine tandis que de gigantesques pogroms décimaient les communautés juives de la Zone de résidence¹ où ils étaient confinés, au lendemain de l'assassinat du tsar Alexandre II, le 13 mars 1881. Ses deux parents enseignent le piano dans leur minuscule appartement du centre de la capitale, qui accueille les plus grands chefs et solistes au fameux Teatro Colón.

À Berlin, quelques mois plutôt, le 20 avril 1942, l'Orchestre de la Philharmonie de Berlin joue la *Neuvième Symphonie* de Beethoven sous la direction de Wilhelm Furtwängler pour l'anniversaire du Führer. Tout ce qui compte au sein de l'État nazi, du Parti et de la Wehrmacht assiste au concert. Joseph Goebbels, assis au premier rang, se lève et prononce une brève allocution au terme de laquelle le chef lui serre poliment la main. Les musiciens et les chœurs sont cernés d'oriflammes avec la croix gammée.

Rien ne semble lier ces deux événements : la naissance du petit Daniel Barenboïm à Buenos Aires et le chef le plus célèbre du monde, Wilhelm Furtwängler, en qui Hitler voit

l'incarnation du peuple musicien que sont les Allemands à ses yeux.

Dans une citation attribuée à Krishna, Siddhartha Gautama dit « le Bouddha », qui naquit au VI^e siècle avant Jésus-Christ entre l'Inde et le Népal, voyait les choses tout autrement. N'aurait-il pas dit en se saisissant d'un morceau de craie rouge et en dessinant un cercle sur le sol : « Quand des hommes, même s'ils l'ignorent, doivent se retrouver un jour, tout peut arriver à chacun d'entre eux et ils peuvent suivre des chemins divergents ; au jour dit, inéluctablement, ils seront réunis dans le cercle rouge » ?

Voilà pourquoi il était écrit de toute éternité que Daniel Barenboïm rencontrerait en 1952 à Berlin Furtwängler, qui venait d'obtenir de la Commission de dénazification l'autorisation de diriger à nouveau son orchestre.

L'enfant prodige, auquel avait été octroyée une bourse, voyageait en Europe accompagné de ses parents qui le faisaient auditionner devant quelques maestros. Étonnant ses auditeurs incrédules, il était déjà un musicien accompli. Le père de Daniel, Enrique Barenboïm, déterminé, rigoureux, systématique, fut son seul maître de piano. Prit-il pour modèle Leopold Mozart qui fit jouer son fils devant les altesses européennes ?

Wilhelm Furtwängler ne fut que le premier à entrer dans le cercle rouge avec Daniel Barenboïm. Ainsi suivirent Arthur Rubinstein, Itzhak Perlman, Pinchas Zukerman, Zubin Mehta, Jacqueline du Pré, Martha Argerich, Igor Markevitch, Otto Klemperer, Georg Solti, Pierre Boulez, Patrice Chéreau.

Qui pouvait penser que le garçonnet en short blanc présenté au plus allemand des chefs allemands allait lui-même monter au pupitre des plus prestigieuses phalanges allemandes

INTRODUCTION

et européennes ? Il allait aussi être le premier chef juif, après la Seconde Guerre mondiale, à diriger à Bayreuth, temple de l'antisémitisme à l'époque de Wagner.

Devenu un des chefs les plus puissants du monde musical, il ne se satisfait pas de cet achèvement. Homme de convictions resté attaché aux idéaux d'égalité, de justice, de fraternité partagés par les fondateurs de l'État d'Israël dont il est citoyen, son amour n'est cependant pas inconditionnel. Tel un prophète, il ne cesse d'admonester sa patrie, de condamner sa politique vis-à-vis des Palestiniens. Il invective ce qui est pervers pour désigner ce qui est droit.

Cette prise en compte du destin du peuple palestinien qui revendique un État et ne l'a toujours pas obtenu détermine ses actions en matière de politique.

Après avoir rencontré le professeur de littérature d'origine palestinienne Edward Saïd, il a créé avec ce dernier une structure pédagogique et un orchestre, le West-Eastern Divan Orchestra où Israéliens et Arabes feraient ensemble de la musique. Un lieu de confrontation sans violence, pour approcher et reconnaître l'Autre. Saïd était à son tour entré dans le cercle rouge.

Barenboïm est aujourd'hui encore un homme sans repos. Lorsqu'il n'est pas dans un avion ou une voiture, il fait répéter un orchestre ou le dirige. Mais le centre de sa vie reste Berlin, une ville qu'il aime, où il est le chef du Staatsoper Unter den Linden, de la Staatskapelle, du West-Eastern Divan Orchestra, de l'académie Saïd-Barenboïm et de la nouvelle Pierre Boulez Saal. Une magnifique salle entièrement modulable, où il invite les musiciens de tous horizons, de toutes traditions, à entrer dans son cercle rouge.

I

D'ODESSA À BUENOS AIRES

L'Origine

Être musicien avant même que de naître n'est pas, dans le cas de Daniel Barenboïm, une simple métaphore ou un paradoxe. Sa mère et son père étaient tous deux professeurs de piano. Ainsi, lorsqu'il vint au monde le 15 novembre 1942 à Buenos Aires, Daniel était pour ainsi dire tout imprégné du vaste répertoire qu'il avait entendu depuis le ventre de sa mère, Aida Schuster, qui initiait les très jeunes enfants à la technique du clavier, dans le petit appartement où ils vivaient au centre de la capitale.

La famille Barenboïm est, du côté paternel, originaire d'Ukraine, qui faisait au XIX^e siècle partie intégrante de l'Empire russe.

Nombre de Barenboïm sont originaires de la localité juive (*shtetl*) de Savran (3 198 Juifs en 1900), située sur le fleuve Bug à 212 kilomètres au sud-ouest d'Odessa, dans la province de Podolie. Moïses Barenboïm, l'arrière-grand-père de Daniel, y a vu le jour. Dans ce *shtetl* s'était constituée l'importante dynastie hassidique de Rabbi Moshe Tsvi Gutterman, nommé le *tsaddik* (le sage) de Savran.

À la fin du XIX^e siècle, 90 % des Juifs de l'Empire russe, strictement confinés dans la Zone de résidence qui s'étendait sur un million de kilomètres carrés de la mer Noire à la

Baltique, vivaient dans une misère effroyable. Interdits d'habiter dans les grandes villes, ils ne pouvaient acquérir des terres, y compris en Ukraine, partie intégrante de l'Empire. La politique d'État antisémite leur imposait en outre 650 « lois d'exception » restreignant leur liberté et leurs droits. Notamment un *numerus clausus* dans les universités, où des critères de sélection draconiens furent instaurés dans le but de limiter l'accès des Juifs à l'intelligentsia. Les campagnes antisémites, orchestrées par le pouvoir, accusaient les Juifs de l'instabilité sociale qui avait suivi l'assassinat d'Alexandre II et la révolution manquée de 1905.

En 1821, à Odessa, des Grecs, qui redoutaient leur concurrence commerciale, accusèrent les Juifs d'avoir assassiné le patriarche gréco-orthodoxe à Constantinople. Les vagues de pogroms se succèdent : 1849, 1859, 1871.

Le 13 mars 1881, le tsar Alexandre II est assassiné par des révolutionnaires du mouvement anarchiste Narodnaya Volia. Un mois plus tard, le 15 avril, un pogrom éclate à Élisabethgrad (Kropyvnytsky en Ukraine aujourd'hui). Ce n'est que le commencement d'une vague de 259 pogroms qui se propagera jusqu'en 1884 dans toute la Zone de résidence, du sud de l'Ukraine jusqu'à Varsovie. Ils sont encouragés par le pouvoir et durent généralement trois jours, durant lesquels les maisons sont pillées, les femmes violées, les biens détruits ou incendiés. On compte une centaine de morts et plus d'un millier de blessés. Les intellectuels et les révolutionnaires russes n'ont pas un mot de compassion pour les Juifs. Moins de 10 % des émeutiers arrêtés à Odessa sont poursuivis par la justice, les autres sont aussitôt relâchés par la police, tandis que les Juifs qui ont tenté de se défendre sont jetés en prison.

L'écrivain Moshe Leib Lilienblum écrit fin avril 1882 dans le journal *HaMelitz* :

« Cela fait un an que nous sommes comme des poissons dans un filet : nos biens sont livrés aux destructeurs et nos demeures aux pillards ; notre honneur est foulé aux pieds, nos femmes et nos filles livrées au déshonneur ; nos vies constamment exposées aux fureurs de nos ennemis. Toutes les veilles de dimanche et de jours de fête chrétienne, la peur nous étreint et nous pensons : "Qu'arrivera-t-il demain ?" »¹

Des dizaines de milliers de Juifs qui vivaient déjà dans des conditions misérables et mouraient littéralement de faim commencèrent à fuir la Zone de résidence. Ils quittaient l'Empire dans une détresse et une misère absolues.

Dans les premières lignes de son essai *Autoémancipation ! Avertissement d'un Juif russe à ses frères*, le docteur Léon Pinsker entre dans le vif du sujet :

« De pitoyables et sanglantes exactions ont été suivies d'un court répit, si bien que chasseurs et gibier disposent d'un instant pour reprendre haleine. On en profite pour "rapatrier" les réfugiés juifs au moyen de fonds recueillis en vue de leur émigration ! Cependant, les Juifs d'Occident se sont réaccoutumés à patienter au cri de *hep-hep*, de "mort aux Juifs", exactement comme leurs pères aux jours d'antan. Devant l'outrage, l'indignation a pris la forme d'une éruption incandescente ; à présent, elle s'est muée en une pluie de cendres qui, peu à peu, voile le sol embrasé. »

En septembre 1881, le gouvernement russe nomme une commission d'enquête sur ces pogroms, laquelle conclut que les Juifs en sont les seuls responsables, car ils seraient coupables de « fanatisme religieux » et d'« exploitation économique ». En 1882, la surface de la Zone de résidence est

réduite par le pouvoir. Les Juifs sont contraints de quitter des lieux où ils ont vécu pendant des décennies. Les Juifs moscovites sont expulsés. Entre 1902 et 1906, l'agitation révolutionnaire fut accompagnée d'une vague de pogroms d'une violence inouïe dans vingt et une villes de l'Empire.

Ivres d'alcool, les émeutiers, armés de barres de fer, de gourdins, de haches, abattaient les enfants, les vieillards, violaient les femmes, puis leur tranchaient la gorge. Ils pillaient les maisons, vidaient les armoires, déchiquetaient les meubles, arrachaient les rideaux, éventraient les coffres, incendiaient les boutiques et, dégoulinants du sang de leurs victimes dont ils brûlaient les dépouilles sur la chaussée où gisaient la vaisselle et les verres brisés, ils s'accrochaient au cou leurs pendentifs en diamants, leurs chevalières, en meuglant et riant. Les popes participaient à l'assassinat de masse dans lequel ils voyaient la victoire du christianisme sur les « youpins ». Par parenthèse, notons que même Dostoïevski et Tchekhov employaient ce mot pour désigner les Juifs.

Le pogrom le plus atroce eut lieu à Odessa entre le 18 et le 22 octobre 1905. Des Russes, des Grecs et des Ukrainiens, auxquels s'associèrent les policiers en civil, massacrèrent 300 Juifs. Parmi eux, un grand nombre d'enfants et de femmes. Cinq mille Juifs grièvement blessés et estropiés survécurent au carnage.

Durant la seule année 1905, qui avait vu l'échec de la révolution, on dénombra dans l'Empire 690 pogroms, qui décimèrent 102 communautés. Au moins 100 000 Juifs avaient finalement péri en Ukraine. L'écrivain de langue yiddish Lamed Shapiro évoqua dans *Le Royaume juif*² ce que furent ces massacres de masse.

Une nouvelle vague de pogroms sanguinaires fit 3 000 victimes entre 1903 et 1906. Le premier éclata le 6 avril 1903. Le suicide d'une jeune fille chrétienne à Kishinev constitua

le prétexte pour assassiner son employeur et déclencher un pogrom qui dura deux jours, durant lesquels 47 Juifs furent assassinés.

Le grand poète de langue hébraïque Haïm Nahman Bialik lui consacra *Dans la ville du massacre* :

« Lève-toi, va-t'en dans la ville du massacre, viens dans les cours

Voir de tes yeux et palper de tes mains sur les barrières

Et sur les arbres, sur les pierres et le crépi des murs

Le sang coagulé et la cervelle durcie des victimes [...]

Dieu appela le printemps et le meurtre à la fois :

Le soleil brillait, l'acacia fleurissait et l'égorgeur égorgeait.

Sauve-toi ; viens dans la cour, dans cette cour avec un tas de pierres :

Sur ce tas on trancha la gorge aux deux : au Juif et à son chien,

Une seule hache pour leurs nuques, jetés dans le même fumier.

Les porcs s'y vautrent et plongent leur groin dans leur sang mélangé.

Demain la pluie tombera, le charriera dans un fossé, vers les champs,

Le sang ne criera plus des puisards, ni des fumiers,

Car il sera perdu dans l'abîme ou abreuvera le chardon

Et tout sera comme avant, comme si de rien n'était³. »

Enfin, du 18 au 22 octobre 1905, plus de cent pogroms éclatèrent en Ukraine à Jytomyr, Kiev et Bialystok. On dénombra 5 000 victimes, dont 800 morts.

Plus de 25 000 Juifs fuyant l'Empire se rassemblèrent à Brody, située au nord-est de Lvov. Les bureaux de Paris et de New York de l'Alliance israélite universelle aidèrent matériellement les réfugiés à émigrer, principalement aux États-Unis. Entre 1905 et 1914, ils seront 2 750 000 à traverser l'Europe de l'Est pour atteindre les États-Unis, et 100 000 le

Royaume-Uni⁴. Enfin, de 1918 à 1920, pendant la guerre civile qui succède à la révolution d’Octobre, les pogroms feront entre 60 000 et 100 000 nouvelles victimes.

Très paradoxalement, la communauté juive d’Odessa, qui constituait un tiers de la population du district et de ses environs, se développait rapidement. Les Juifs furent invités à une commission pour étudier le projet d’une nouvelle charte d’Odessa en 1861. Les Juifs disaient à cette époque : « Vivre comme Dieu à Odessa », plus précisément en yiddish : « *Lebn vi got in ades* ». En 1917, un grand nombre de Juifs cultivés et modernes vivaient dans cette ville florissante et cosmopolite. Les grands bourgeois avaient fait fortune dans le commerce des céréales, des fourrures, du verre, du tabac. Ils étaient devenus banquiers, médecins, avocats, et avaient fait construire de luxueuses villas sur le bord de mer.

Tous les partis politiques agitaient la société juive, notamment les sionistes et les révolutionnaires. Odessa fut le creuset du mouvement sioniste, avant même que Theodor Herzl ait écrit *L’État juif*. La vie culturelle était non seulement intense mais le berceau des avant-gardes, notamment en matière littéraire. La littérature et la presse yiddish étaient prospères. On a parlé à ce propos d’une « école d’Odessa ». Isaac Babel, l’un des plus grands écrivains russes du xx^e siècle, a largement contribué à créer le mythe d’Odessa, notamment avec ses *Récits d’Odessa* et son personnage de bandit, Bénia Krik, écrit pour le cinéma. Voici deux extraits du cycle qu’Isaac Babel consacra à sa ville natale avant 1920. Ils nous plongent dans l’atmosphère d’Odessa à l’orée du xx^e siècle :

« Odessa est une ville épouvantable. Tout le monde sait ça. Au lieu de “Il y a une grande différence”, on dit là-bas “Il y a deux grandes différences”, et aussi “ici-là” et “là-bas-ci”.

Il me semble néanmoins que l'on peut dire beaucoup de bien de cette ville remarquable et absolument délicieuse de l'Empire russe. Songez un peu – une ville où la vie est légère, où la vie est lumineuse... La moitié de sa population est constituée de Juifs, or les Juifs sont un peuple qui a très bien assimilé un certain nombre de choses très simples. Ils se marient pour ne pas être seuls, ils aiment pour vivre éternellement, ils amassent de l'argent pour avoir des maisons et offrir des jaquettes en astrakan à leur épouse, ils sont de bons pères de famille parce qu'il faut aimer ses enfants et que c'est très bien. Les gouverneurs et les circulaires administratives compliquent beaucoup la vie des pauvres Juifs d'Odessa, mais il n'est pas facile de les déloger de leurs positions, cela fait très longtemps qu'ils les occupent. On n'y touche donc pas, et on en tire beaucoup d'enseignements. C'est en grande partie grâce à leurs efforts que s'est créée cette atmosphère légère et lumineuse d'Odessa. »

« À Odessa, il y a un ghetto juif très pauvre et très peuplé qui souffre beaucoup, une bourgeoisie très imbue d'elle-même, et une assemblée municipale très "Centuries noires" [mouvement ultranationaliste, ultraorthodoxe et antisémite] .

À Odessa, il y a des soirs de printemps voluptueux et langoureux, des senteurs épicées d'acacias, et une lune emplie d'une lumière égale et irrésistible au-dessus d'une mer obscure.

À Odessa, le soir, dans de ridicules petites villas de mauvais goût, sous un ciel de velours sombre, de gros bourgeois ridicules en chaussettes blanches sont allongés sur des sofas et digèrent des repas plantureux. Dans les fourrés, leurs épouses poudrées, engraisées par l'oisiveté et candidement corsetées, se font peloter avec passion par des médecins et des juristes au tempérament de feu.

À Odessa, les *luftmenschen* rôdent autour des cafés pour gagner un rouble et nourrir leur famille, mais il n'y a rien à gagner, d'ailleurs pourquoi ferait-on gagner de l'agent à quelqu'un d'inutile,

à un *luftmensch* [littéralement, un homme qui survit du seul air qu'il respire] .

À Odessa, il y a un port, et dans ce port, il y a des bateaux à vapeur qui viennent de Newcastle, de Cardiff, de Marseille et de Port-Saïd ; des Nègres, des Anglais, des Français et des Américains. Odessa a connu une époque florissante, elle connaît une époque d'étiollement, un étiollement poétique, un peu insouciant et très désemparé⁵. »

Le conservatoire de musique d'Odessa était réputé. Chaliapine et Isadora Duncan ne répugnaient pas à se produire à l'Opéra. Les studios de cinéma produisaient de nombreux films. En 1890, le pouvoir russe reconnut le « Comité d'Odessa des Amants de Sion en Russie », dont le nom officiel est « Société pour le soutien aux fermiers et artisans juifs en Syrie-Palestine ».

Chassé par l'antisémitisme, le grand-père paternel de Daniel Barenboïm, originaire du *shtetl* de Savran, émigra en Argentine. Ce grand-père, horloger de son état, Daniel n'en conserve que très peu de souvenirs, car il est mort quand il avait cinq ans.

À partir de 1889, les Juifs fondèrent en Argentine des colonies agricoles à l'initiative du docteur Löwenthal et du baron de Hirsch, qui firent l'acquisition de 43 485 hectares de terres au profit de la Jewish Colonization Association, mais les *gauchos* juifs de la Pampa Gringa ne connurent pas un franc succès. Les Juifs réussirent beaucoup mieux dans les centres urbains, et tout spécialement à Buenos Aires. Les premiers arrivants vécurent du petit commerce et du colportage. Leurs enfants accédèrent rapidement à la classe moyenne et embrassèrent des professions libérales. Le premier cimetière